

Cesare **Battisti**

Indio



CADRE NOIR
SEUIL

INDIO

CESARE BATTISTI

INDIO

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

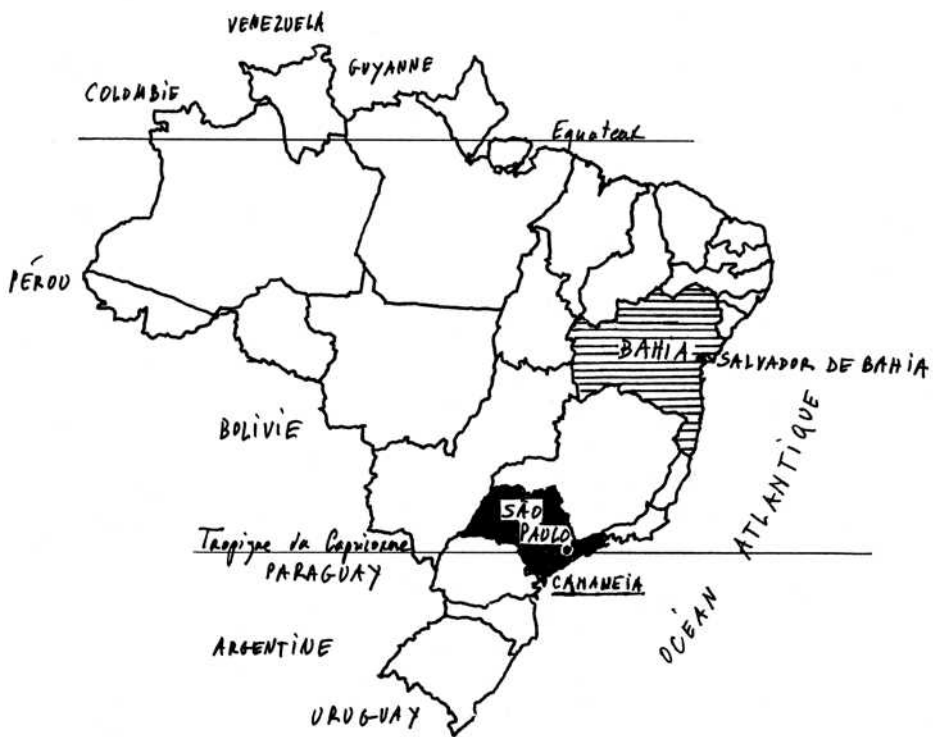
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Cesare Battisti et Éditions du Seuil, avril 2020

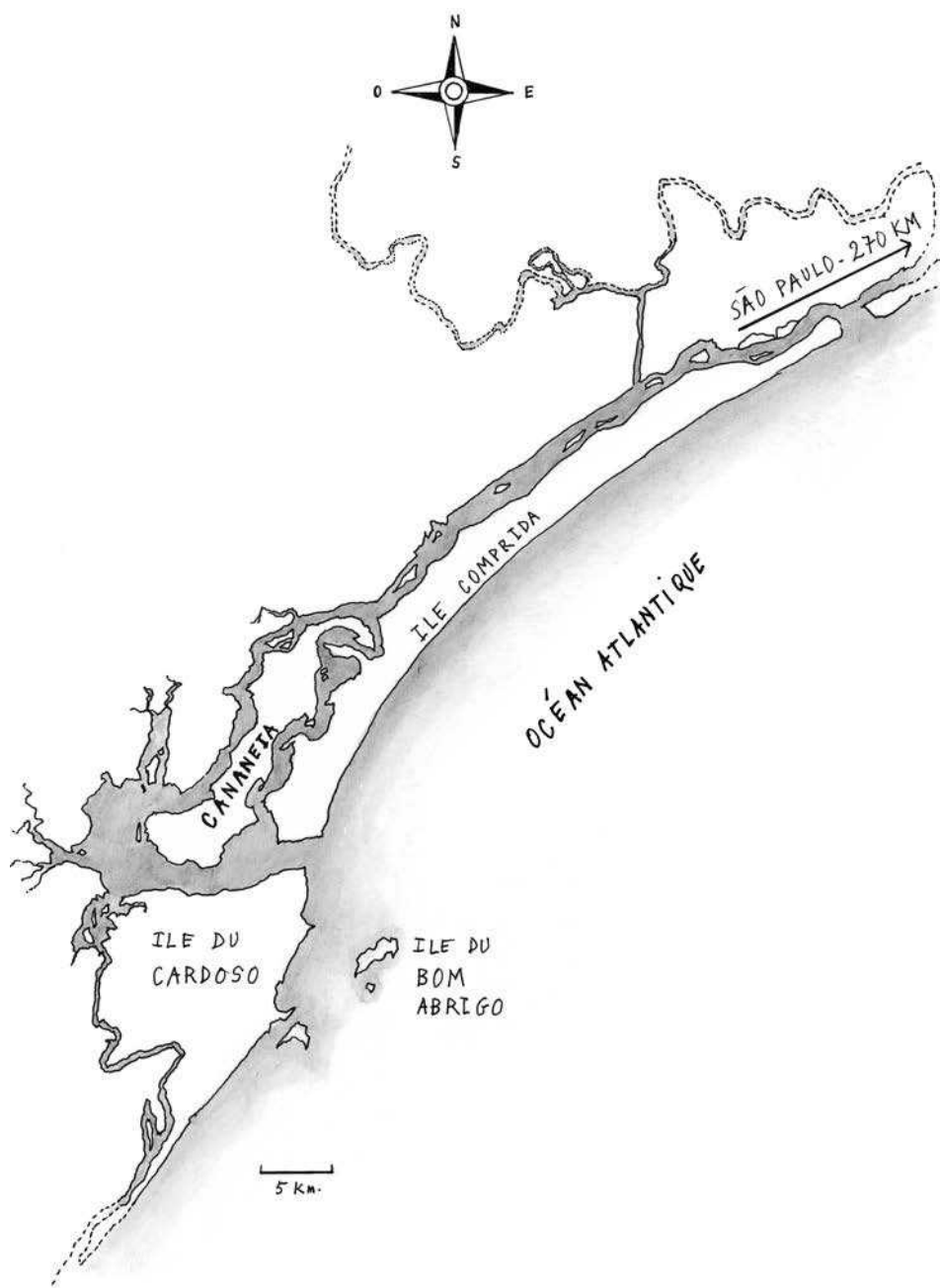
ISBN 978-2-02-144270-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com



BRÉSIL



CANANÉIA

Je dédie cette histoire à mes enfants,
Valentine, Charlène et Raul-Tomaz.

Chapitre 1

J'ai rencontré pour la première fois Indio Fernandes Pessoa à Embu das Artes, je l'ai retrouvé pour la dernière fois dans son cercueil à Cananéia. Il avait entre-temps parcouru à peu près trois cent cinquante kilomètres, depuis la grande banlieue montagneuse de São Paulo, pour aller se noyer sur la dernière plage du littoral sud de cet État. À vélo, parce que c'était bien ça qu'il avait envie de faire depuis longtemps. Pédaler.

Avant de disparaître, Indio Fernandes Pessoa aurait eu bien du mal à m'expliquer pourquoi il s'appelait ainsi. Avec un prénom qui sonnait comme un sobriquet, pas vraiment approprié d'ailleurs, car il n'avait rien d'un Indien. Maintenant, entouré de feuillets, livres, petits cahiers et d'un tas de pages imprimées depuis des sites d'histoire, je crois comprendre l'origine de son identité, même si cela ne facilite pas la tâche qu'il m'a en quelque sorte refilée.

Et je ne parle pas de mon départ improvisé de la ville de São Paulo, où je menais une vie sans doute pas très brillante mais pas pénible non plus. Tout d'abord parce que je n'avais pas vraiment besoin de venir m'installer à Cananéia pour y voir clair dans cette histoire et puis, une fois Indio

Fernandes Pessoa enterré, j'aurais pu emporter son paquet de papiers chez moi et, éventuellement, repasser ici de temps en temps compléter mes recherches par un peu d'ambiance. Mais Cananéia se trouve au kilomètre 0. Un pas de plus et un bourgeon de désir vous naîtra dans la poitrine et là, il n'y a plus qu'à le laisser s'épanouir. Ce n'est pas moi qui ai vanté le charme de Cananéia par ces mots mais mon ami Baiano, qui m'a ouvert sa maison où je dors à présent dans le lit qui fut celui d'Indio Fernandes Pessoa durant les cinq dernières semaines de sa vie.

Baiano, je le connais depuis je ne sais plus quand. Nous nous sommes rencontrés sur les chemins de l'insoumission. C'est le genre de type qui, bien qu'étant né et ayant vécu à l'autre bout du monde, vous ressemble tellement qu'on a l'impression de l'avoir toujours connu.

J'avais donné son adresse à Indio Fernandes Pessoa lorsqu'il ne fit plus de doute qu'il allait réellement s'engager dans ce voyage à vélo pour Cananéia. Baiano, on l'appelle ainsi parce qu'il est né à Salvador, capitale de l'État de Bahia. Des Nordestinos¹ comme lui à São Paulo, il y en a tellement que chaque brique qui a érigé la ville est passée par leurs mains. Mais loin de contribuer à l'expansion monstrueuse de la mégapole, Baiano s'est réinventé à Cananéia son petit monde riche du parfum des épices mais surtout de cette impassibilité propre aux fils de la baie de Todos-os-Santos² ; un peuple qui, habitué au pire depuis des siècles, se contenterait de s'écarter de côté pour esquiver le monde qui va lui tomber dessus.

1. Habitants du Nordeste au Brésil. Région dominée par l'aridité, qui a longtemps entraîné un exode rural massif.

2. La baie de Tous les Saints, lieu du débarquement des Portugais au Brésil. C'est la plus grande baie du pays, où se situe la capitale de l'État, Salvador de Bahia.

Pour quelqu'un qui ne le connaîtrait pas assez, la manière dont Baiano m'annonça au téléphone la mort d'Indio Fernandes Pessoa, d'un ton de voix qu'il aurait pu aussi bien employer pour me faire part d'un contretemps quelconque, ce n'était déjà pas normal. Il l'avait reçu chez lui, où ils avaient certainement partagé des idées et, où comme tout l'indiquait, ils étaient vite devenus amis. Même plus tard, une fois que j'aurais débarqué à Cananéia, la muette réticence qu'il opposerait à mes hypothèses sur la mort d'Indio ne permettrait pas de l'exclure des suspects. Une pensée, je l'avoue, qui m'a traversé la tête mais pas assez longtemps pour se frayer un chemin.

« Noyé », c'était le mot que Baiano avait employé au téléphone pour me dire qu'Indio Fernandes Pessoa était mort et qu'« il serait bon » que je rapplique, ne serait-ce que pour prendre des affaires qu'il avait laissées et qui de toute évidence m'étaient destinées. « Noyé... ? – Noyé, oui », me répéta-t-il. Le mieux serait que je le rejoigne dans la journée, insista-t-il.

Je mis dans un sac quelques vêtements pour tenir un jour ou deux, tout en cherchant à me défaire d'un sentiment de crainte soudain, me disant qu'il n'y avait rien de bizarre à ce qu'un homme, la soixantaine bien sonnée, puisse avoir un tel accident. Au moment où je prenais la route, j'ignorais si Indio Fernandes Pessoa savait nager.

Au début de l'après-midi, sous un ciel grisâtre malgré la chaleur, j'arrêtai la voiture devant le panneau indiquant le kilomètre 0. Ce n'était donc pas une boutade de Baiano, le kilomètre 0 était bien là, sur son poteau planté à quelques mètres d'un arc surmonté par une voyante reproduction de caravelle qui, voiles au vent, annonçait les couleurs de ce qui prétend être le tout premier bourg de la colonisation

brésilienne. Ce qui corroborait la préférence de Baiano pour ce lieu et sa respectabilité historique.

Il m'attendait chez lui. Un espace modeste avec un étage, ce qui restait d'une ancienne résidence de notables à deux pas de l'embarcadère, et qu'il avait retapé au fil des années jusqu'à en faire une jolie petite maison. Dont la terrasse, avec une vue dégagée sur le large et sur une bonne partie de la ville, était réputée pour ses grillades bien arrosées. Cela dit, Baiano n'affiche pas le profil d'un bohémien dans le sens classique du terme. Difficile de le caler dans un genre précis. Il a été hippie, ouvrier activiste, puis artiste et enfin cadre du syndicat d'une grande université, au grand dam des recteurs successifs. Dans son parcours si versatile, ce qu'il n'a jamais cessé d'être est *o Baiano*, le Bahianais. Ce qui est un problème quand on a besoin de lui pour des questions qu'il juge inconsistantes, selon ses paramètres ancestraux.

Son premier reproche quand j'ai débarqué chez lui fut qu'il avait fallu la mort de quelqu'un pour que je me décide enfin à lui rendre visite, « après combien d'années déjà ? ». Ensuite, il m'a mis en garde contre toute idée malsaine qui pourrait éventuellement me traverser l'esprit. Je me demandai ce qu'il voulait dire par là mais, même si ça faisait un bout de temps qu'on ne s'était pas vus, impossible d'oublier sa manie de ne jamais répondre à une question précise.

L'enterrement d'Indio Fernandes Pessoa était prévu pour le lendemain dans le cimetière local puisque personne n'avait réclamé le corps, et puis « Je suis certain que c'est le maximum qu'on puisse faire pour lui », concluait Baiano. Avant de m'inviter à sortir avec lui pour que je me fasse un peu aux lieux que, selon lui, j'avais certainement oubliés depuis ma dernière visite.

Nous allâmes par des ruelles coincées entre des façades souvent en ruine mais dont chaque pierre avait cinq siècles

d'histoire à raconter. Sur ce thème, Baiano n'économisait pas ses mots. Il me présenta ensuite à deux ou trois personnes, sans doute non choisies au hasard, avant de bafouiller un prétexte pour me laisser me débrouiller tout seul.

Avant le coucher du soleil, je m'étais fait une vague idée sur ce qu'était devenue cette petite ville de pêcheurs située au bout d'une île du même nom. Peut-être à cause de son climat, presque tempéré à cette latitude, mais aussi parce que mal équipée pour séduire le touriste habitué au confort des plages ensoleillées à longueur d'année, à Cananéia, hommes et caïmans se partagent encore paresseusement les étendues de mangroves parmi les mieux conservées de la côte brésilienne.

Hors saison ou en semaine, le centre-ville n'est qu'un lieu de passage pour ceux qui prennent le ferry pour traverser le canal qui sépare Cananéia de l'île Comprida, juste en face. Sauf les chauffeurs de taxi qui attendent un improbable client, il n'y a que quelques Indiens arrivant d'une autre île voisine, celle de Cardoso, qui viennent ici étaler leur artisanat sur les bancs de la place Martim Afonso de Sousa. À la saison morte, les trois ou quatre cafés alentour n'ouvrent leurs portes que pour les habitués. Des hommes et des femmes à la peau tannée versés à deviner dans le fond de leurs chopes l'approche d'un front froid provenant d'Argentine ou à repérer un visiteur qui ne débarque pas ici pour la pêche au mullet.

Chez Miguel était le genre de bistrot où je m'imaginai qu'Indio Fernandes Pessoa avait posé son coude. Tables et chaises en plastique rouge, comptoir en béton et frigidaires aux couleurs des marques de bière alignés contre le mur d'en face. Les rares clients s'intégraient parfaitement au décor. Un coup d'œil à la bière qu'ils sirotaient et je commandai la même.

Des sentiments que les mots ne peuvent expliquer, on ne les saisit qu'avec le silence. Soudain on n'entendait plus que le frottement du chiffon de Miguel, à croire qu'il n'avait jamais aussi bien lustré ses cylindres à café. Je n'avais pas encore avalé la première gorgée que je compris que tout le monde savait ce que je venais faire ici. Autant jouer cartes sur table. Le dos appuyé au comptoir, je levai ma bière vers la salle avec un sonore bonsoir. Un ou deux attablés hochèrent imperceptiblement la tête en signe d'acquiescement, les autres se limitant à un froncement de sourcils, avant que leur regard ne plonge à nouveau dans leur verre.

Je m'y attendais. Au long de ma vie de nomade, j'ai pu constater qu'il m'était facile de me faufiler à travers la méfiance des gens. Je me suis retrouvé tant de fois dans des situations pareilles que j'ai fini par apprendre à respecter cette façon d'être aussi renfermé, voire vigilant, au point de frôler l'impolitesse. Pas grave, la sagesse populaire nous réserve souvent de bonnes choses en échange de patience.

J'allais régler lorsque la porte des toilettes s'ouvrit sur le sourire édenté de Preto da Ilha. Tout en remontant la fermeture de son bermuda, il se précipita au comptoir pour empêcher Miguel d'accepter mon argent. Puis, d'un ton moqueur, il rappela à son public qu'un gringo n'avait ici aucun droit, pas même celui de payer. Cet homme svelte était un des amis que Baiano m'avait présentés dans l'après-midi.

Une bouteille de bière d'un litre dans une main et deux verres dans l'autre, il choisit une table bien au milieu pour que tout le monde sache de quoi il retournait. Chacun de ses mouvements dégageait une vitalité peu commune. Je n'aurais pas cru une seule seconde qu'il pouvait pratiquer une quelconque discipline sportive, cependant, sous sa peau d'ébène, on pouvait deviner l'agitation des nerfs et la mobilité des muscles. Sur sa tête, il avait noué un bandana rouge et noir.

Les yeux pétillants, il vint tout droit à l'affaire.

Sans paraître étonné d'apprendre que Baiano ne m'avait pas informé, ou pas assez, il me dit sans détour à peu près ceci : « Dès le lendemain de son arrivée à Cananéia, Indio était parti avec son hors-bord pour explorer une partie de la baie. Surtout du côté de l'île de Bom Abrigo, où il plongeait pendant des heures d'affilée. C'était quelqu'un de bien, nous étions devenus amis. Et comme tout le monde ici, le soir nous buvions à sa table », conclut-il en élevant la voix d'un ton.

Je ne m'y attendais pas. Indio Fernandes Pessoa pratiquait la plongée et pourtant il était mort noyé...

Preto ne me laissa pas le temps de formuler ma question, il était déjà debout. Comme si, en vidant son verre, il en avait terminé avec moi aussi. Il lança aux autres une banalité sur la cruauté de la mer, avant de regagner la rue en coup de vent.

Le soleil couchant perçait maintenant le rideau de nuages. Ses rayons doraient les façades des maisonnettes, les rendant à la vivacité du blanc-bleu-orange tant chérie par la colonie. J'allai m'asseoir sur un banc au bord de la mer ; ou du canal, comme on appelle ici le bras de mer qui sépare Cananéia de l'île d'en face. Le ferry venait juste de démarrer. Si j'avais ignoré l'abondance de mangroves dans toute cette région, j'aurais pris pour de la pollution les traînées jaunes maussades de ses puissantes hélices. Malgré mes envies de me conduire en touriste, je ne pouvais m'empêcher de soupeser un par un l'enchaînement des mots avec lesquels Preto, le temps d'une bière, prétendait m'avoir résumé vie et mort d'Indio Fernandes Pessoa à Cananéia. J'avais un tas de questions à lui poser.

Sans préavis, la nuit s'étalait rapidement sur la surface du canal, allumant à l'unisson les lumières des petits troquets alignés sur le rivage d'en face. Un frisson soudain m'arracha à mes pensées. Cette eau tranquille, dont une traversée en

plein jour n'aurait pas impressionné un nageur moyen, se présentait maintenant à moi sous un aspect menaçant. Je jetai un regard inquiet du côté où je savais se trouver l'île de Bom Abrigo.

J'aurais encore pu en rester là, repartir le lendemain en emportant avec moi le carton bourré de papiers qu'avait laissé Indio et que, une fois de retour à São Paulo, j'aurais fini par oublier. C'était ce que j'aurais sans doute fait si Baiano, avec sa placidité affichée, n'avait fini par provoquer en moi un intérêt imprévu pour cette affaire. Mais j'étais encore loin d'être convaincu lorsque je rentrai chez lui au soir.

Pendant mon tour de reconnaissance en ville, il s'était mis aux fourneaux. Après avoir coupé le cou d'une poule et récupéré son sang dans une bassine, car c'était l'ingrédient principal de son plat préféré, il ne cessait de remuer les morceaux de sa poule au *molho pardo* dans une énorme casserole en terre cuite. Tout comme si je n'étais pas là. Puis, tout en me tournant le dos, il me demanda de but en blanc si je savais que Preto et Indio Fernandes Pessoa s'étaient connus à une autre époque.

Je n'ai jamais entendu personne douter de la respectabilité de Baiano. Il y en a aussi qui le trouvent sympathique et généreux et je n'ai pas de mal à le croire. Mais pour moi son hermétisme est un peu exagéré. À mon avis gratuit et pas tout à fait innocent. Je ne vais pas dire qu'il le fait exprès pour se donner un style. Il n'en a pas besoin et j'ai déjà évoqué les mœurs de sa terre natale. N'empêche, ce n'est pas toujours pratique d'échanger des idées avec quelqu'un qui, après avoir profité à fond de tout ce que São Paulo pouvait avoir à lui offrir durant quelques décennies, s'amuse encore à jouer au philosophe du sertão¹ dès qu'il quitte le périphérique.

1. Zone semi-désertique du Nordeste, signifiant littéralement « arrière-pays », « fin fond ».

Sophie Chabanel

La Griffe du chat

Mike Nicol

Power Play

Renaud S. Lyautey

Les Saisons inversées

Joseph Kanon

Moscou 61

Benjamin Myers

Dégradation

Jacky Schwartzmann

Pension complète

Jean-Yves Martinez

Les Enchaînés

Julien Capron

Feux de détresse

Petros Markaris

Trois Jours

Sophie Chabanel

Le Blues du chat

Pierre Gobinet

Nitrox

Maïko Kato

À l'ombre de l'eau

B. Michael Radburn

L'Arbre aux fées

Franz Bartelt

Ah, les braves gens !

Benjamin Myers

Noir comme le jour

Cyril Herry

Nos secrets jamais

Max Monnehay

Somb

Carlos Zanón

Pepe Carvalho, tout fout le camp